

# Christophe de la Condamine, *Journal de taule*

Par Martin Bégaud,  
trésorier national du GENEPI

« Je demande à David si on peut avoir des cahiers, il me dit que oui. Puis il me précise en avoir jeté un à la poubelle la veille. Je le récupère. Il est exploitable. Graissé d'un peu de détritrus mais, après quelques feuilles arrachées, je peux y transcrire à chaud mes émotions. Là débute mon journal de taule. »

Tout juste arrivé, après 72 heures de garde à vue, au Pays du Dedans, l'auteur ne sait alors pas quand il en sortira. Son avocat prévoit sept à douze ans d'incarcération. L'écriture du journal s'impose rapidement, comme s'il fallait coucher sur le papier et mettre à distance ce qui peut détruire un homme dans les murs d'une prison.

« Je vais tacher de prendre du recul et me situer en observateur, comme si je n'existais plus en tant qu'humain. »

Cet impératif n'est pas si simple à tenir. L'objet qui consigne les impressions de celui qui tient la plume fait parfois office d'exutoire. L'existence incarcérée y est mise à nue. Dans les pages où s'égrainent quatre ans d'un homme, chaque jour réserve son lot d'histoires et de réflexions, de légèreté de l'être que le temps n'atteint plus et de pesanteurs de l'emprise quotidienne.

Le regard porté par Totof sur le système pénal forme un ensemble impressionniste. Rarement au fil des pages et des jours, il ne tient de propos généraux sur la prison et la justice. Quand il évoque l'arbitraire des décisions de certains fonctionnaires de l'administration pénitentiaire ou l'absurdité de l'organisation, l'architecture ou la finalité de l'institution, c'est toujours alimenté par une foule de détails, de conversations rapportées et d'observations. Il n'oublie d'ailleurs pas de rappeler que certains surveillants ou enseignants, policiers ou co-détenus ont le souci de l'humain, quand d'autres s'emploient à se soumettre à la logique implacable de la prison comme machine à broyer et oublier.

Les années écoulées usent pourtant l'homme, ou le polissent. Quand il faut tourner en rond, pour éviter les murs trop durs. Vivre, extrait au Temple de la loi, devant la Justice mise en scène, l'euphorie d'un verdict clément. Et courir pour entretenir le corps quand l'esprit est préoccupé. Alors il apprend à s'éviscérer, pendant la fouille gendarmesque, ou devant ceux qui viennent encore le visiter.

Le temps devient dans ce journal, une ressource précieuse. Le devoir d'écriture, l'astreinte quotidienne rythment rigoureusement les mélodies amères des vies détenues. Et même les silences sont encore du



L'Harmattan

Christophe. Parce qu'il n'y a rien à signaler, ou parce que toute discipline littéraire n'est utile que lorsqu'elle rend libre. Ou bien plus trivialement, parce qu'on imagine certains 25 décembre avec une barre au front et le cahier dans un coin.

L'humour donne un ton léger aux anecdotes cocasses des compagnons de galère, ou affute les propos ironiques tenus sur le non-sens de la peine carcérale. Contrairement au principe qu'il s'était donné au début du journal, et malgré des tournures de phrases à la cadence militaire, il s'agit bien du témoignage d'un homme et de ceux qui l'entourent et on fait ce qu'il est.

Les dernières pages du journal jettent le lecteur dans un monde difficile à cerner. Qui est-on devenu lorsque les portes se ferment sur nous ? Sans doute plus que ce carton de 17 litres qui renfermaient les effets personnels du condamné transféré.

Cette fois-ci, la voie est unique vers la sortie. Celle d'un homme pudique disséqué en coupe anatomique, qui a connu la colère du parricide et de l'infantilisation, et continue de penser à la liberté inconditionnelle.